

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 29 (1972)
Heft: 7

Artikel: Le sport, le cinéma et la vie [deuxième partie]
Autor: Naudin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sport, le cinéma et la vie (II)

Pierre Naudin

Des «Rendez-vous» manqués aux films romancés (II)

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les documentaires purs, qui sont techniques et ne concernent que les athlètes soucieux d'améliorer leur style. Dans les documentaires d'actualité, il est également impossible de faire un choix. Les *Coulisses de l'Exploit*, les *Grandes heures de la Boxe*, qui passent ou passeront en France sur les écrans de télévision, n'ont obtenu aucun succès.

A vrai dire, seul un film de Claude Lelouch consacré au Tour de France, film en couleur, sans autre commentaire qu'une musique adéquate, émerge d'un fatras de mauvaises choses, parmi lesquelles figure un autre film de Claude Lelouch et François Reichenbach, *13 Jours en France*, apologie des JO de Grenoble (1968). Même, des réussites, comme le *Taris* de Jean Vigo (1931), le *Mile*, de Jean Lods (1932) consacré à Ladoumègue, *Olympia 52* de Chris Marker, *Vel' d'Hiv'* de Frédéric Rossif (1958), *Vive le Tour*, de Louis Malle et Jacques Ertaud, n'ont suscité aucune émulation.

On a beaucoup loué *Les Rendez-vous de l'Été*, de Jacques Ertaud, consacrés à l'athlétisme. C'est pourtant un film bien décevant dont les seuls instants vrais racontent la victoire de Maurice Lurot dans le 800 mètres des championnats de France 1966. Mais cet épisode est une séquence d'actualités, incluse dans un récit monotone, emphatique.

Que le meilleur «morceau» soit aussi fortuit que la chute de la petite Anglaise sur la piste du Cricket Ground de Melbourne, voilà qui fait rêver. Le commentaire de ce film est un pathos, et, lorsqu'ils ont la parole, les athlètes qui y apparaissent parlent faux. Pourtant, Jacques Ertaud connaît le sport, et il possède toutes ces qualités qui font les grands cinéastes. Je m'en suis rendu compte à Reims, en avril dernier, lors de la semaine internationale du film sportif. S'il revient un jour au sport, il réalisera, j'en suis certain, un grand film.

Ce n'est donc pas en voyant des documentaires de cette espèce que le profane peut se faire une idée juste du sport. Pas plus qu'il n'est renseigné par les ouvrages techniques, les méthodes et les reportages. Il faut donc convenir ici que les seuls vrais moyens d'approche et d'examen du sport sont le roman et le film romancé. Eux seuls analysent en profondeur; eux seuls, à la faveur d'un conflit entre quelques êtres, peuvent décrire le sport, ou plutôt les sportifs, et en donner, sinon une image exacte, du moins une image valable.

Il n'est pas dans mon dessein de déborder sur la littérature, mais il est bien certain que Budd Schulberg, dans *K O*, a décrit des boxeurs qui sont vrais, dans un milieu où évoluent des personnages vrais: gangsters, managers, journalistes, spectateurs. Son compatriote Jack London l'avait fait bien avant lui, au moyen d'une nouvelle qui est un chef-d'œuvre: *Le Bifteck* (quel film on pourrait tourner, d'ailleurs, à partir d'un tel récit!).

Giovanni Testori, dans *Le Pont de la Ghisolfia*, a décrit aussi avec justesse un coureur cycliste et un boxeur, en prenant un soin particulier à brosser un tableau de la société qui les entoure. En ce qui me concerne, je pense que mon coureur cycliste des *Mauvaises Routes* et mon coureur de 5000 des *Dernières Foulées* sont on ne peut plus réels:

j'ai mis, dans ces deux histoires et dans ces deux personnages énormément de ma substance et de mon expérience du sport et des êtres humains. Si je n'étais pas un sportif pratiquant, je n'aurais jamais osé écrire une ligne sur de tels sujets!

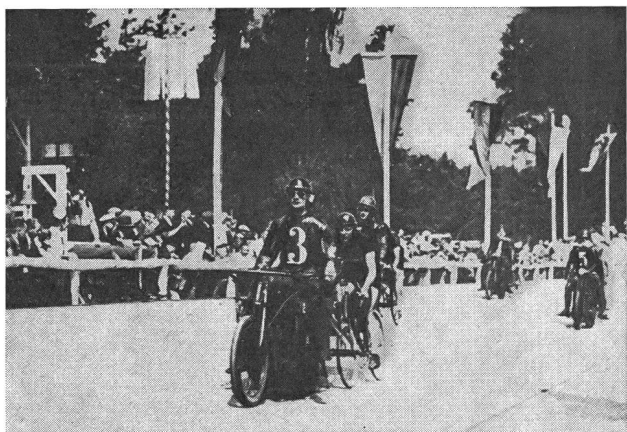
J'énonce un truisme en constatant que le cinéma possède un sérieux avantage sur la littérature: les images s'imposent d'emblée au spectateur. Quant aux acteurs, par un jeu de physionomie, une réplique, un geste, ils expriment un sentiment dont un écrivain, malgré les versions et les ratures pour «rendre» exactement la vérité, ne pourrait décrire la nature d'une manière aussi concise qu'à l'écran.

Le sport étant un élément mouvant, pourquoi ne tenterait-il pas les cinéastes? De leur aveu même, il y a pénurie de sujets; et pourtant, le «Septième art» semble éluder les véritables problèmes de notre temps pour se complaire, soit dans les westerns, soit dans des aventures de gangsters, qui semblent les plagier les uns des autres, soit encore dans l'érotisme. Il est question ici, bien entendu, du cinéma de l'Europe occidentale. Certains romans dont des sportifs sont les protagonistes, auraient pu être adaptés à l'écran; or le sport, il faut bien le constater, est un sujet qu'on élude, dans les milieux «artistiques» sans doute parce que les sportifs ne sont pas encore, quoi qu'on dise, pris au sérieux.

Si l'on voulait, d'ailleurs, établir la nomenclature des films à thème sportif, on constaterait qu'ils sont surtout consacrés au cyclisme et à la boxe: ils mettent en présence des personnages simples, caractéristiques, évoluant dans des «milieux» qui ne risquent pas de déconcerter les spectateurs «moyens». Au contraire!

Les Rois du cyclisme

Il y eut, en 1930, en France, un film dû à l'imagination de Paul Cartoux: *Le Roi de la Pédale*. Ce film d'Henri Decoin, tiré d'un feuilleton (*Le Géant de la route*, de Paul Cartoux, publié par Match), était fait sur mesure pour le grand comique d'alors, Biscot. Il racontait les aventures d'un groom niçois, Fortuné Richard qui, à force de persévérance et d'amour, gagnait le Tour de France.



Une scène animée de «Rivaux de la Piste». Aucun des acteurs n'était doublé.

Il y eut, trois ans plus tard, *Rivaux de la Piste*, avec Albert Préjean. Cette œuvre, d'après un scénario d'Alfred Ziesler, fut tournée en Allemagne par Serge de Poligny, pour le compte de la firme UFA. Cette histoire de stayers n'était pas très originale, mais au moins, elle avait le mérite de faire pénétrer le spectateur dans les coulisses et sur la piste d'un vélodrome. Albert Préjean n'était pas doublé. Il a pu me dire, récemment, quel plaisir il avait pris à jouer le rôle de Willy Streblow, et avec quel acharnement il s'était entraîné derrière les «grosses motos».

Voici le scénario de ce film en quelques lignes :

Willy Streblow, jeune porteur de journaux, a déjà gagné quelques courses, mais il ne s'est pas hissé au niveau des champions. Or, l'un d'eux a déclaré forfait pour la Coupe d'Or. Willy parvient à se faire engager dans cette épreuve, et il bat, en s'entraînant, le record de la piste. Pour qu'il puisse avoir toutes les chances de son côté, il a besoin de deux roues neuves; hélas! il est trop impécunieux pour les acheter. Sa fiancée, Hannie Sprengler, voudrait l'aider. Elle est la fille d'un petit marchand de bicyclettes, mais le vieil homme ne veut pas d'un gendre coureur.

A l'entraînement, Willy est remarqué par Gina Stern, fille d'un magnat de l'industrie du cycle. M. Stern possède une «écurie» de coureurs professionnels dont la vedette est Bauz, un stayer. Gina s'éprend de Willy et l'invite à une soirée. Hannie s'inquiète et fait une scène de jalousie à son fiancé. Sur ces entrefaites, le manager de Bauz, Paradis, s'entend avec le manager de Rodriguez, son plus sérieux rival, pour que celui-ci laisse gagner le champion des cycles Stern. Il tente de circonvenir le pacemaker de Willy, Wagnmuller, mais celui-ci refuse d'être de ce complot. Pour essayer de reconquérir le cœur de Willy, Hannie vole la paire de roues qu'il convoitait dans le magasin de son père... Evidemment, Willy gagnera la Coupe d'Or et, décevant Gina, il reviendra vers Hannie...



«Rivaux de la piste». L'entraîneur Wagnmuller interdit à Gina Stern (Suzet Maïs) l'entrée de la cabine de Willy (Albert Préjean).

Le film obtient un triomphe.

Pour le Maillot Jaune, tourné en 1938, fut également un des grands succès d'Albert Préjean, la vedette féminine de cette histoire étant Meg Lemonnier. Ce film, détruit par les Allemands parce que ses commanditaires étaient israélites, était pratiquement introuvable jusqu'à l'année dernière. 25 ans après avoir perdu de vue un de mes grands amis d'enfance, qui était allé tenter sa chance en Australie, et en était revenu sans que j'aie eu de ses nouvelles, je retournai, voici deux ans, au pays où je l'avais quitté, Rabastens,

dans le Tarn. Ses parents, qui n'avaient pas changé de domicile, m'indiquèrent son adresse à Toulouse, et nous nous revîmes! Sa passion du cinéma était demeurée inchangée, et il possède désormais une cinémathèque personnelle à faire pâlir certains collectionneurs.

Comme nous parlions des films sportifs, Raymond Neveu me dit :

«Tu sais, j'ai même une copie de Pour le Maillot Jaune!...»

C'est certainement la seule qui existe!

Ce n'est pas un grand film, loin de là! Mis en scène par Jean Stelli, les scénaristes et dialoguistes étant Jean Antoine et Jean Leuilliot, il raconte l'histoire d'un vainqueur de Tour de France vieillissant, qui renonce à la compétition et à la gloire.

Le même thème fut repris par Marcel Rivet, en 1948, mais ses *Cinq Tulipes Rouges*, mises en scène, une fois encore, par Jean Stelli, sur des dialogues de Charles Exbrayat, bifurquent presque immédiatement vers le genre policier, plus que médiocre. Le décor du Tour est surfait. Pour se venger de ne plus courir, le champion malheureux, Pierre Lusanne (René Dary) n'y tue par moins de cinq champions — ses anciens rivaux! L'un expire, un rayon de bicyclette planté dans le cœur! Sans doute est-ce là le fameux rayon de la mort!

Après les «Dieux du Stade»...

Peu de temps après, alors que le procès Kravchenko défrayait la chronique, sortit à Paris un film de René Lucot¹ consacré au football. Il avait pour titre *Les Dieux du Dimanche*, et le désir de serrer de près la vérité le rendait très sympathique. En voici le résumé en quelques lignes: Un jeune serrurier de village devient champion de football, se grise de gloire, est blessé à la guerre, doit abandonner sa profession de gardien de but, et gérer sans enthousiasme le café de son beau-père...

Un critique anonyme des *Lettres Françaises* écrivait :

Le film comporte plusieurs maladresses évidentes, telles les scènes de tribune, médiocrement dirigées, qui alternent avec des vues authentiques de matches et l'intervention de scènes de guerre, confuses et inutiles, qui rompent le ton. Le parti de montrer la vie telle qu'elle est, sans noirceurs inutiles, sans complaisances roses non plus, est sympathique. Attendons avec confiance le prochain film de René Lucot. Claire Maffei a beaucoup de talent.

François Chalais écrivit dans *Carrefour* :

Les Dieux du Dimanche donnent l'impression d'une valise pas assez remplie dans laquelle de trop rares objets se heurtent d'une paroi à l'autre. Faire un film sur le football, ce n'était pas une mauvaise idée. (...) Les innombrables films que l'Amérique a consacrés au sport prouvent sa valeur et la faveur de tels sujets...

Mais il ajoutait ensuite maintes critiques et concluait: L'ensemble n'est pas fameux. Mlle Claire Maffei doit regretter M. Becker (son précédent metteur en scène)... Retenons du moins le nom de M. Marc Cassot qui,

¹ René Lucot fut le réalisateur d'un documentaire, *Vive le football!* (1934).

dans le personnage du jeune gardien de but, a de la simplicité et du talent. Mais tout cela ne sert vraiment pas à grand chose.

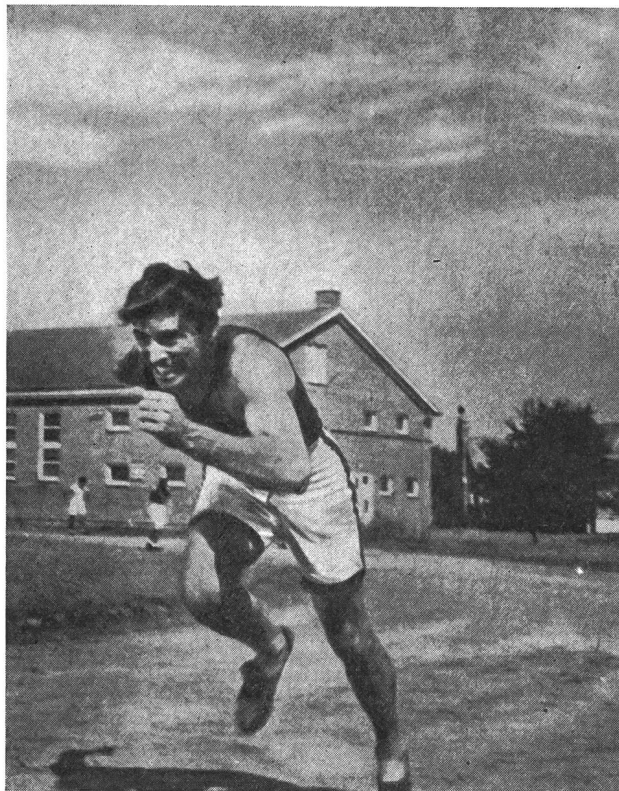
Un échec, donc, et de taille. Il prouvait que le réalisateur de ce film ne connaissait rien au sport. Ce fut lui, pourtant, que l'on choisit pour filmer les Jeux de Melbourne, et ce fut un échec beaucoup plus grave. J'ajoute, sans le moindre esprit de polémique, mais pour étayer mon argumentation, que M. René Lucot, dans une interview accordée à *Télé 7 jours*, a estimé qu'il n'y avait aucune différence entre un stade antique et un stade moderne! Je trouve une affirmation aussi catégorique bien regrettable, car, précisément, tout les différencie.

Et les Américains?

François Chalais avait bien raison de citer l'Amérique un exemple. Millions dollars legs, avant les Jeux de 1932, avait prouvé que les Américains considéraient le sport comme un amusement. Ils avaient tourné, en 1934, un film à la gloire de Ramon Navarro et du football: *Le Bel Etudiant*, et rares sont les autres films de ce genre qui furent programmés en Europe. En 1942, Sam Wood réalisa *Vainqueur du destin*. Dans ce film, Gary Cooper tenait le rôle d'un champion de base-ball: Lou Ghering. Certaines fautes à grand spectacle à la gloire de Sonja Henie (patinage) et d'Esther Williams (natation) furent réalisées, mais le sport n'était qu'un prétexte à des exhibitions sans caractère. Récemment, le base-ball a été remis en question. En janvier 1956, en effet, sortit sur les écrans *Fear Strikes out*, «Prisonnier de la peur» de Robert Mulligan, dans lequel Anthony Perkins tenait le rôle d'un joueur de grande renommée, Jim Piersall, victime du despotisme de son père, qui voulait en faire un champion. Le script était de Ted Berkman et Raphael Blau, d'après la biographie de James A. Piersall et Albert S. Hirshberg. Ce film obtint un très grand succès en Amérique.

L'athlétisme au cinéma

Il n'existe aucun film européen valable sur l'athlétisme. Les cinéastes yankees, eux, n'ont pas contourné ce sujet. Le meilleur de tous est certainement *Le Chevalier du Stade* (*Man of Bronze*) de Michael Curtiz (1951). Il racontait dans un scénario de Douglas Morrow, Everett Freeman et Vincent Flaherty la vie de Jim Thorpe, cet étonnant indien de la tribu des Sac et Fox, dont les qualités physiques étaient telles qu'il eût pu briller dans tous les sports. Repéré par le coach de l'Université indienne de Carlisle, dans laquelle il avait été envoyé, Jim devint, sous la direction de Glenn Warner, un super champion. Vainqueur du pentathlon et du décathlon aux Jeux Olympiques de 1912, à Stockholm, il fut disqualifié et dut rendre ses médailles au Comité Olympique des Etats-Unis, parce que des rivaux l'avaient dénoncé comme professionnel: pour gagner sa vie, pendant ses vacances d'étudiant, il avait joué quelques matches de base-ball dans une équipe de football de Caroline du Sud. Thorpe rata littéralement sa vie et mourut dans la misère. Ce grand champion était incarné par l'excellent Burt Lancaster, et le rôle de Glenn Warner était interprété par Charles Bickford. Pour une fois, dans un film, on voyait un athlète courir, sauter, lancer le poids, le javelot, le disque. Pour une fois, le problème de l'amateurisme était appréhendé, et en partie résolu. Pour une fois, dans un film de sport, il était question de ségrégation, car il est bien évident que si Thorpe avait été de race blanche, il n'eût jamais été victime de l'imbécile



Burt Lancaster dans «Le chevalier du stade»: un départ impeccable. Lui seul pouvait interpréter, d'une manière aussi vraisemblable, le rôle de Jim Thorpe.

jealousie de certains dirigeants fédéraux et d'un de ses coéquipiers, sans doute, qu'il avait devancé, à Stockholm. Ce film est une réussite, comme l'est celui de Tony Richardson, *The Loneliness of the long distance runner* (1962) tiré de la nouvelle d'Alan Sillitoe, *La solitude du coureur de fond*. Tom Courtenay et Michael Redgrave incarnaient deux héros de ce récit, bien fade, et qui repose sur un postulat contestable et sportivement faux. Collin (Tom Courtenay) pensionnaire d'une maison d'éducation surveillée, participe à un cross sous les couleurs de son workhouse. Il est le meilleur de son équipe; il doit gagner, et, en effet, il se détache et parvient en vue de la bannière d'arrivée. Il s'arrête alors à quelques mètres de la ligne et se fait dépasser volontairement afin de consterner le directeur de l'établissement qui croit aux vertus rédemptrices du sport. Le prisonnier Collin croit ainsi s'être vengé des brimades endurées depuis son incarcération. Mais ne se leurre-t-il pas? Et son directeur n'est-il pas stupide de penser que le sport bonifie l'être humain qui s'y adonne?

Je n'ai jamais vu un coureur qui tient la victoire, s'en priver à quelques mètres de la ligne! Dans le cas de Collin, qui est aussi un opportuniste, il est bien évident que cette victoire aurait apporté une amélioration à son régime. Ce héros est donc un imbécile! Si le «roman» d'Alan Sillitoe est contestable, le film de grisaille et de rancune, que Richardson en a tiré, est excellent. Tom Courtenay en contestataire est beaucoup plus vivant que le héros «littéraire». Grâce à cet acteur, une histoire baroque est devenue crédible.

A l'opposé de *La Solitude du coureur de fond*, faut-il mentionner *La ligne droite*? Ce film est tiré d'un roman d'Yves Gibeau, qui raconte l'histoire d'un champion allemand du 800 mètres,

Stefan Volker, blessé lors de la retraite de Russie, en 1944, porté disparu et retrouvé par son entraîneur, lequel souhaite immédiatement, malgré l'état lamentable du rescapé, en faire de nouveau un champion. J'ai écrit de ce livre qu'il était faux et que Volker était un personnage abstrait... linéaire. Quant à son entraîneur, Julius Henkel, plus vraisemblable, son acharnement à régénérer son «poulain» est à la longue fort agaçant.

Les défauts de l'ouvrage d'Yves Gibeau pouvaient être, en quelque sorte, tempérés par le fait qu'il s'agissait de deux personnages typiquement allemands. On lui demanda de transformer ces deux hommes en Français, et pour ne heurter aucune susceptibilité, on «francisa» toute l'histoire! Or, certaines scènes, certains traits de caractère qui ne choquaient pas tant ils collaient à l'état d'esprit allemand, devinrent,

dans le film, parfaitement inacceptables. Yves Gibeau m'a avoué, au cours d'une émission de Jean Durry, sur France-Culture:

«J'étais tellement scandalisé par ce qu'on avait fait de mon roman et de mon scénario que, lorsque j'ai vu le film en privé, j'ai demandé immédiatement que l'on retire mon nom du générique!»

Daniel Ivernel, dans le rôle de l'entraîneur, était vrai, mais on s'apercevait, dès ses premières foulées, que Jean-Claude Massoulier, le coureur de 800 m, n'avait jamais couru! (Comme on s'apercevra, d'ailleurs, que Charles Aznavour, en marathonien, est non seulement grotesque, mais que sa présence dans *Les Jeux*, est une insulte à la classe d'un coureur tel que Zatopek, qu'il est censé personnifier dans ce film.) Tom Courtenay, au moins, savait courir!

(à suivre)

CLICHES ET PHOTOLITHOS MOSER + CIE

votre
photogaveur

pour une
publicité efficace

21, rue du Faucon
tél. 032 41 83 83
2500 Bienne



**Institut cantonal
d'éducation
Aarburg**

Nous cherchons pour l'automne 1972

un éducateur et un pratiquant

Educateur avec une formation adéquate serait désiré.

Les intéressés ayant terminé un apprentissage et possédant une bonne formation générale et qui seraient prêts à assumer des responsabilités particulières d'éducation des jeunes, seront également pris en considération.

Il est possible de se perfectionner dans le domaine social.

Des renseignements peuvent être obtenus auprès de l'administrateur, Monsieur F. Gehrig, téléphone (062) 41 39 47.



Pour tous les imprimés

Imprimerie Gassmann, Bienne

Rue Franche 9-15
Tél. 032 / 2 42 71

Chaque matin votre
« Journal du Jura »

avec les dernières nouvelles
sportives

Horaires « Guide Gassmann »